

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1935

N°

THÈSE 682

pour le DOCTORAT en MÉDECINE

(Diplôme d'État)

PAR

Marie-Alice CAILLET

Née le 15 Août 1908, à Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme)

Un Visionnaire du XVII^e Siècle J. Desmarets de Saint-Sorlin

Président de Thèse : M. LAIGNEL-LAVASTINE, Professeur

LIBRAIRIE MÉDICALE MARCEL VIGNÉ - PARIS

1935

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1935

N° _____

THÈSE

pour le DOCTORAT en MÉDECINE

(Diplôme d'État)

PAR

Marie-Alice CAILLET

Née le 15 Août 1908, à Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme)

Un Visionnaire du XVII^e Siècle J. Desmarets de Saint-Sorlin

Président de Thèse : M. LAIGNEL-LAVASTINE, Professeur

LIBRAIRIE MÉDICALE MARCEL VIGNÉ - PARIS

—
1935

I. — PROFESSEURS

	MM.
Anatomie	ROUVIERE
Physiologie	BINET.
Physique médicale	STROHL.
Chimie médicale	DESGREZ.
Bactériologie	DEBRE.
Parasitologie et histoire naturelle médicale.....	BRUMPT.
Pathologie médicale et générale	BAUDOUIN.
Pathologie chirurgicale	CHEVASSU.
Anatomie pathologique	ROUSSY.
Histologie	CHAMPY.
Pharmacologie et matière médicale.....	TIFFENEAU.
Thérapeutique	HARVIER.
Hygiène et médecine préventive.....	TANON.
Médecine légale	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie.....	LAIGNEL-LA VASTINE.
Pathologie expérimentale et comparée.....	FIESSINGER.
Hydrologie thérapeutique et climatologie.....	Maurice VILLARET.
Clinique médicale	LOEPER.
	CARNOT.
	CLERC.
	Mareel LABBE.
Hygiène et clinique de la première enfance.....	LEREBOULLET.
Clinique des maladies des enfants.....	NOBECOURT.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale.	H. CLAUDE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.....	GOUGEROT.
Clinique des maladies du système nerveux.....	GUILLAIN.
Clinique des maladies infectieuses	LEMIERRE.
	CUNEO.
Clinique chirurgicale	GOSSET.
	GREGOIRE.
	LENORMANT.
Clinique ophtalmologique	TERRIEN.
Clinique urologique	MARION.
	BRINDEAU.
Clinique d'accouchements	COUVELAIRE.
	JEANNIN.
Clinique gynécologique	OMBREDANNE.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie.....	RATHERY.
Clinique thérapeutique médicale	LEMAITRE.
Clinique oto-rhino-laryngologique	Pierre DUVAL.
Clinique thérapeutique chirurgicale	SERGENT.
Clinique propédeutique	BEZANÇON.
Clinique de la Tuberculose	MATHIEU.
Clinique chirurgicale orthopédique de l'adulte.....	HOVELACQUE.
	MULON.
	OLIVIER.
Professeurs sans chaire	VERNE.
	MOCQUOT.



II. — AGREGES EN EXERCICE

MM.

BENARD Henri... Pathologie médicale.
 BERNARD E. .. Pathologie médicale.
 BESANÇON (J.). Hydrologie.
 BOULIN Pathologie médicale.
 BULLIARD Histologie.
 CATHALA Pathologie médicale.
 CHEVALLIER.. Pathologie médicale.
 DOGNON Physique.
 FEY Urologie.
 GALLIARD . .. Parasitologie.
 GASTINEL Bactériologie.
 DE GAUDART D'ALLAINES..... Pathologie chirurgicale.
 GAYET Physiologie.
 GIROUD Histologie.
 HAGUENAU . Pathologie médicale.
 HALPHEN Oto-rhino-laryngologie.
 HAZARD Pharmacologie.
 HUGUENIN .. Anatomie pathologique
 JOANNON Hygiène.
 LABBE (Henri). Chimie biologique.
 LACOMME Obstétrique.
 LANTUEJOUL.)

MM.

LAROCHE (Guy) Pathologie médicale.
 LEMAIRE Pathologie expérimentale.
 LEVEUF Pathologie chirurgicale.
 M^{lle} J. LEVY .. Pharmacologie.
 LEVY-VALENSI Neuro-psychiâtrie.
 MOREAU Pathologie médicale.
 MOULONGUET. Pathologie chirurgicale.
 MOUQUIN Pathologie médicale.
 OBERLING Anatomie pathologique.
 PETIT-DUTAILLIS..... Pathologie chirurgicale.
 PIEDELIEVRE. Médecine légale.
 PORTES Obstétrique.
 RICHEL Physiologie.
 SANNIE Chimie biologique.
 SENEQUE Pathologie chirurgicale.
 TROISIER Pathologie expérimentale et comparée.
 TURPIN Pathologie médicale.
 VIGNES Obstétrique.
 WILMOTH Pathologie chirurgicale.

III. — AGREGES RAPPELES A L'EXERCICE

pour le service des examens

MM.

ALGLAVE Pathologie chirurgicale.
 BUSQUET Pharmacologie.
 CHAILLEY-BERT Physiologie.

MM.

LEROUX Anatomie pathologique.
 NEVEU-LEMAIRE Parasitologie.
 ZIMMERN Physique.

IV. — AGREGES CHARGES DE COURS DE CLINIQUE ANNEXE

à titre permanent

MM.

ABRAMI Clinique médicale.
ALAJOUANINE. Clinique médicale.
AUBERTIN Clinique médicale.
BRULE Clinique médicale.
CHABROL Clinique médicale.
CHIRAY Clinique médicale.
DONZELOT .. Clinique médicale.
DUVOIR Clinique médicale.
LIAN Clinique médicale.

MM.

PASTEUR-VALLERY-RADOT. Clinique
médicale.
SEZARY Clinique médicale.
ECALLE Clinique obstétricale.
GUENIOT Clinique obstétricale.
LE LORIER ... Clinique obstétricale.
LEVY-SOLAL.. Clinique obstétricale.
METZGER Clinique obstétricale.

MM.

BASSET Clinique chirurgicale.
BROCQ Clinique chirurgicale.
CADENAT Clinique chirurgicale.
GATELLIER .. Clinique chirurgicale.
HEITZ-BOYER. Clinique chirurgicale.
MOURE Clinique chirurgicale.
QUENU Clinique chirurgicale.
SCHWARTZ ... Clinique chirurgicale.
VELTER Clinique obstétricale.

V. — CHARGES DE COURS

MM.

CHAILLEY-BERT, agrégé Education physique.
LEDOUX-LEBARD Radiologie clinique
WEIL-HAILLE Puériculture.
FREY Stomatologie.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MA MERE

in memoriam.

A MON PERE

in memoriam.

A MONSIEUR LE PROFESSEUR LAIGNEL-LAVASTINE
Professeur d'Histoire de la Médecine
et de la Chirurgie
Médecin de la Pitié
Chevalier de la Légion d'Honneur

*qui nous a fait le grand honneur
de présider cette thèse. Hommage
très respectueux.*

A MONSIEUR LE DOCTEUR LEVY-VALENSI
Professeur agrégé de neurologie et de psychiatrie
à la Faculté
Médecin de l'Hôtel-Dieu
Chevalier de la Légion d'Honneur

*qui nous donna l'idée même de
ce travail et nous conseilla. En
faible témoignage de notre res-
pectueuse gratitude.*

A MES MAITRES DANS LES HOPITAUX :

M. LE PROFESSEUR ACHARD.

M. LE PROFESSEUR DUVAL.

M. LE PROFESSEUR AGRÉGÉ ABRAMI.

M. LE PROFESSEUR AGRÉGÉ AUVRAY.

M. LE DOCTEUR WEILL-HALLÉE.

M. LE PROFESSEUR L. BERNARD (*in memoriam*).

M. LE PROFESSEUR AGRÉGÉ CATHALA.

M. LE PROFESSEUR GUILLAIN.

M. LE DOCTEUR LOUSTE (*in memoriam*).

M. LE PROFESSEUR COUVELAIRE.

M. LE PROFESSEUR LEMAITRE.

M. LE PROFESSEUR TERRIEN.

M. LE PROFESSEUR AGRÉGÉ LEVY-VALENSI.

INTRODUCTION

Nous nous sommes proposé dans ce modeste ouvrage d'exhumer de l'histoire, afin de l'étudier au point de vue psychiatrique, un personnage peu connu ou, pour mieux dire, oublié.

Après avoir reçu les faveurs de la Cour et de la Ville, s'être beaucoup agité et avoir beaucoup écrit, Desmarets de Saint-Sorlin a enfin trouvé cette sérénité qui lui fit tant défaut dans l'oubli des générations dont chacune couvre sa mémoire d'une nouvelle couche de cendres.

Le méritait-il vraiment ? Les écrivains qui retrouvent son nom à ce tournant décisif de la littérature et de la pensée que fut le xvii^e siècle, les historiens qui le rencontrent, personnage influent à la Cour, les rares auteurs dont cet esprit bouillonnant et multiple a attiré l'attention, lui accordent l'observation condescendante méritée par quelqu'un qui peut courir les rues en poursuivant ses chimères, en un mot à un de ces fous que l'on n'a pas coutume d'enfermer.

Par là même, cependant, nous estimons qu'il peut être représenté comme le prototype d'un genre d'humanité fertile en audaces et en inventions bonnes ou mauvaises. Et l'étude de cet esprit malade, où des

éclairs de génie se révèlent dans un invraisemblable fatras, attirant et méprisable, humain, dangereux, mériterait une attention plus sérieuse. Ses contemporains et les plus grands esprits du temps : ces Messieurs de Port-Royal, Corneille, Boileau témoignent en cette faveur, qui ne dédaignèrent pas de rompre avec lui des lances le plus sérieusement du monde.

Orné de toutes les connaissances exigées pour être un bel esprit, familier de l'Hôtel de Rambouillet, membre de l'Académie naissante, Desmarets avait également réussi à être bien en cour et favori du cardinal de Richelieu, qui s'éleva à de hauts emplois. Il conserva ces dignités jusqu'à la fin, malgré ses extravagances.

Sa vie mérite donc d'être étudiée comme document historique et humain autant que psychiatrique. Nous nous sommes efforcés de mettre à profit dans cette étude les leçons de notre maître, le Professeur Lévy-Valensi, qui nous a donné le sujet de cet ouvrage.

Les contemporains nous renseignent peu sur la première partie de la vie de Desmarets et pas du tout sur son hérédité et ses premières années. Son cerveau reçut-il quelque traumatisme au cours de ses premiers contacts avec la vie ? Les documents nous manquent à ce sujet.

Nous avons dû étudier la première partie de sa vie surtout à travers son œuvre littéraire pour trouver des renseignements sur son caractère, la valeur de son intelligence, sa constitution mentale. Nous avons

pu étudier la seconde période, celle du délire, non seulement à travers ses œuvres, mais aussi à travers ses actes qui suscitèrent l'étonnement et l'indignation des contemporains, ce qui nous a permis de caractériser le délire.

PREMIÈRE PARTIE

Desmarets avant sa conversion aux idées mystiques

Jean Desmarets, des Marests ou Desmaretz ou encore Desmarestz, car il n'y eut aucun accord sur l'orthographe de son nom à l'époque, — sieur de Saint-Sorlin, naquit à Paris. Plusieurs auteurs disent ignorer la date exacte de sa naissance. Le dictionnaire critique de biographie et d'histoire de Jal la situe en 1595.

Les origines et les premières années de Desmarets restent dans l'ombre. Nous savons seulement qu'il fit, avec son frère Roland, d'excellentes humanités et qu'il y joignit la connaissance de la musique, de la peinture et de l'architecture. Son existence commence pour nous à partir du jour où il est introduit chez le cardinal de Richelieu par Bautru, diplomate bel esprit, qui l'avait connu pour lui avoir fait corriger de ses vers. Desmarets est amené chez le ministre, qui se piquait de rimer, pour y remplir le même office. Et là commence sa fortune. Il deviendra dans sa jeunesse, sous l'égide du Cardinal, Contrôleur Général de l'Extraordinaire des Guerres et Secrétaire Général de la Marine du Levant.

« Il fut fort aimé du Cardinal de Richelieu et l'on peut dire qu'entre autres choses il eut chez cette Eminence un emploi d'esprit », écrit Pierre Bayle. Les « autres choses » consistaient à recevoir les visites ennuyeuses pour le comte du Cardinal, à tâter les gens douteux qui voulaient l'approcher et à établir leur bilan.

Desmarets avait donc été reconnu parfait courtisan ; de plus, assez habile et suffisamment soupçonneux. « Autre chose » encore l'architecture, où Desmarets possédait des connaissances pratiques mises à profit par le Cardinal, à l'occasion. N'avait-il pas fait reconstruire sur ses propres plans le vieil hôtel Pellevé qui lui appartenait ? Desmarets voyait grand et avait en commun avec son maître le goût des bâtiments magnificents.

Comment nous apparaît-il alors à travers son activité littéraire et « son emploi d'esprit » chez le Cardinal ? Desmarets, qui n'avait encore rien produit sauf quelques verts galants, écrit deux romans en prose : *l'Ariane* en deux parties, et *Rosane* qu'il laissa inachevé. *L'Ariane* parut en 1632. Elle est dédiée aux Dames.

« C'est à vous seules, écrit précieusement Desmarets, dans sa préface, que je présente cet ouvrage... car... si la puissance de l'Amour ne relève que de la vôtre, tout ce qui lui appartient ne doit hommage qu'à vous. » Cette préface constitue un chef-d'œuvre d'habileté ingénue et mâtoise exprimée en langage de bel esprit. On dirait d'un bon commerçant qui cherche à lancer sa marchandise. Chaque dame y est

avisée qu'elle peut lire *l'Ariane* en toute sécurité et qu'elle y trouvera son compte : qu'elle soit des plus sévères, demi-sévère ou pas sévère du tout. *Ariane* glorifie la constance, mais Desmarets, dans cette préface, donne aux volages de sérieuses et irrésistibles raisons pour défendre leur point de vue, entre autre que la pratique de la constance « éteint le vif éclat des yeux, efface le teint et ruine l'embonpoint ». Après avoir presque malgré lui, indiqué sa préférence pour cette dernière catégorie et parlé en homme d'expérience, Desmarets termine par une note fort sérieuse et en appelle à la considération qu'on doit à son œuvre. On doit s'entretenir dans le repos et le silence avec *Ariane*, « Fille de la solitude et du silence ».

Huet a émis à son sujet un jugement caractéristique en estimant « cette élégante histoire » ...l'une des meilleures après *l'Astrée*. Elle se déroule dans l'antiquité, sous le règne de Néron, pour satisfaire au goût de l'époque. « Desmarets, nous dit Pierre Bayle, s'y éloigne de ces idées de vertu qu'on représentait alors dans cette sorte d'Ecrits. » En effet, bien qu'il nous décrive une héroïne inhumaine à force de vertu, Desmarets laisse continuellement transparaître le libertin dans cet ouvrage. C'est de quoi on le raille dans le *Parnasse réformé* où l'on fait ainsi parler Ariane : « Je suis devenue le répertoire de tous les lieux infâmes. Chaque livre en fournit un pour le moins. Je ne m'estonne point, après cela, si l'on me fait paroître nue. » Mais ce libertinage marche de pair avec un souci moralisateur évident. Le vertueux

Mélinte, qui aime la vertueuse Ariane, convertira, vers le milieu du roman, son ami Palamède, jeune patricien dissolu, à un amour également vertueux. Deux mariages concluent l'histoire. Quelques incendies de Rome, plusieurs enlèvements d'Ariane soit par sa famille, soit par son soupirant, l'emprisonnement des deux jeunes gens, des batailles et des luttes innombrables, et contre les barbares et contre les suppôts de Néron, ont servi à éprouver le courage et la foi des héros du roman. Et cette cascade d'événements commence à nous prouver que Desmarets ne se vantait pas en écrivant que le Cardinal l'appréciait, car il avait reconnu en lui « quelque fertilité à produire » entre autres talents.

Quant à *Rosane*, tout ce que nous en savons, c'est qu'elle « charma les puissances », comme disait Chapelain, c'est-à-dire Richelieu et sa nièce, M^{me} d'Aiguillon et valut à l'abbé d'Aubignac, qui le critiqua, de ne jamais pouvoir entrer à l'Académie Française. Desmarets devait, au fond, partager l'avis de ce dernier. Il n'acheva jamais *Rosane*.

Dès ce moment, il a bien autre chose en tête. Une idée magistrale vient de s'imposer à lui, idée d'un vaste et sérieux poème épique, qui doit avoir douze ou quinze chants au moins : *Clovis ou la France chrétienne*, dont le second titre nous éclaire sur les sentiments pieux de l'auteur. Or, le Cardinal avait le goût des pièces de théâtre et son plus grand plaisir était, de son aveu même, de faire des vers. L'homme-protée qu'il s'était si heureusement annexé, se devait et de satisfaire son goût et de trouver idées

et plans pour y loger les vers de l'Eminence. Mais Desmarets juge trop sérieusement son talent d'écrivain pour sacrifier au profane. Le Cardinal, grand politique jusque dans les petites entreprises, lui demande alors de lui fournir seulement un sujet de pièce. Desmarets, de production fertile, lui en rapporte quatre, parmi lesquels *Aspasie*. « Celui qui fut capable de l'inventer, déclare le Cardinal, est seul capable de le traiter dignement. » Desmarets ne peut plus reculer. Cette pièce fort médiocre, représentée avec éclat devant le Duc de Parme en 1636, eut un succès retentissant, qui valut à la fécondité littéraire de Desmarets, d'être canalisée vers le genre dramatique par le Cardinal. Ce dernier ne dédaigne pas d'user de la flatterie pour l'amener à lui faire un sujet tous les ans.

Desmarets allègue *Clovis*, qu'il lui va falloir négliger. Mais le Cardinal ne se soucie pas d'attendre *Clovis* pour se récréer et insiste. C'est alors dans le théâtre que Desmarets est lancé à corps perdu. Il donne successivement *Scipion*, *Erigone*, *Roxane*, de la même veine qu'*Aspasie*.

La tragédie d'*Erigone* offre une certaine ingéniosité dans le développement du sujet. *Scipion*, tragi-comédie dédiée au Cardinal de Richelieu, est un ouvrage où triomphe la plus éclatante vertu. C'est du moins ce que déclare l'auteur dans sa préface, morceau curieux par le fait que nous y voyons Desmarets adopter pour la première fois une attitude d'orgueilleux isolé par sa supériorité même. Il se place au-dessus du commun des mortels et annonce qu'il ne

fait aucune concession aux esprits médiocres. Cependant, il dirigeait les cinq auteurs qui, à raison d'une pièce par mois et d'un acte chacun, fournissaient le Cardinal en comédie et qui composèrent *l'Aveugle de Smyrne*, *la Grande Pastorale*, dont rien n'a surnagé. Il fallait encore s'activer aux pièces allégoriques du Cardinal : *Mirame*, allusion à l'amour d'Anne d'Autriche pour Buckingham, coûta à Richelieu 300.000 écus et ne réussit qu'à la seconde représentation, grâce à certaines mesures prudentes. S'il parvint à exercer une vengeance contre la reine, opposée à son Ministère, le Cardinal ne mit pas en péril ces lauriers du *Cid* qui l'empêchaient de dormir. Le bon abbé de Marolles, toujours prêt à bailler et à s'esbaudir devant tout ce qui sort de l'ordinaire, conte dans ses Mémoires : « L'on y vit des machines qui fesoient lever le soleil et la lune, et paroistre la mer dans l'éloignement, chargé de vaisseaux... Mais pour dire vrai, je n'en trouvais pas l'action beaucoup meilleure. » *Europe*, dont les allégories ne sont même pas voilées, est dirigée contre l'Espagne et Richelieu a voulu y faire tenir toute sa politique contre la maison d'Autriche, tout en exaltant ses succès. Cette pièce, qui marque l'apogée de la collaboration du Cardinal, alors fort impopulaire, sombra dans l'insuccès complet. Sa valeur théâtrale n'était pas telle qu'elle pût le sauver.

Quand nous résumons cette œuvre dramatique de Desmarets, nous voyons que son abondance, si elle prouve une grande activité et une certaine fertilité d'imagination, n'a d'égale cependant que sa médio-

crité. Le méchant goût de Desmarets et celui du Cardinal adversaire du *Cid* et protecteur de Boisrobert et de Colletet, étaient faits pour s'accorder.

On raconte que la comédie des *Visionnaires*, jouée en 1640 avec un énorme succès — les contemporains l'appelèrent « l'inimitable comédie » — fut inspirée par Richelieu à Desmarets. En fait, ce fut peut-être Desmarets qui, d'abord et sans s'en douter, lui en donna l'idée. Le Cardinal, qui connaissait son homme, pensa probablement qu'il était assez qualifié pour traiter de cette matière. En effet, si Desmarets prophétisa vraiment une fois dans sa vie, ce fut en écrivant cette comédie peuplée d'esprits chimériques, auxquels il devait ressembler étrangement vers la fin de son existence. Lui-même écrit dans l'argument qui précède sa pièce : « Dans cette comédie sont représentés plusieurs sortes d'esprits chimériques ou visionnaires, qui sont atteints chacun de quelque folie particulière ; mais c'est seulement de ces folies pour lesquelles on ne renferme personne, et tous les jours nous voyons parmi nous des esprits semblables, qui pensent pour le moins d'aussi grandes extravagances, s'ils ne les disent. »

La pièce n'est qu'un défilé de personnages, reliés par un lien fragile, chacun mù et aveuglé par une idée fixe qu'il se fait de lui-même et qui le fait déraisonner à propos de tout. Ils se heurtent plus ou moins entre eux. Chacun dénonce la folie de l'autre, puis retourne tranquillement à la sienne, en dépit des réalités qu'il a entrevues. Il n'est pas de meilleure analyse du sujet que celle faite par Desmarets dans sa

préface : « Toutes ces folies, bien que différentes, ne font ensemble qu'un sujet et, pour les bien représenter toutes, on ne pouvoit pas leur donner une liaison aussi grande que celle qui se peut donner aux comédies où n'agissent que deux ou trois principaux personnages et l'intrigue de celle-cy n'est que l'embarassement du bonhomme qui lui est causé par tous les gendres qu'il a acceptez : le reste n'est soutenu que des extravagances de ces visionnaires, qui se meslent encore ensemble en quelque sorte pour faire mieux parestre ces folies les unes par les autres. » L'unité du sujet ne réside, en somme, que dans la forme de folie envisagée, présentée avec une exactitude psychiâtrique qui ne laisse pas, dès ce moment, de paraître inquiétante. Desmarets ne nous avait pas habitués à tant de juste analyse dans la peinture de ses autres personnages de théâtre qui n'étaient pas fous.

Au moment où le rideau se lève, le capitaine Artabaze déraisonne avec une emphase grandiloquente sur sa valeur, son courage et ses exploits. Artabaze voit non pas grand mais immense, et dans l'espace et dans le temps. Il a pour son pouvoir, changé l'ordre de la nature, vaincu Hercule, Achille, Alexandre et Cyre, réduit en poudre Ninive, Athènes, Argos, Thèbes, Lacédémone. Il ne sait plus à qui ni à quoi s'attaquer, lorsque paraît un personnage qui parle un langage étrange et inconnu de lui. C'est le poète Amidor qui ronsardise. Le capitaine, saisi d'horreur, s'avère alors un effroyable poltron et, dans son ignorance, prend ces façons de parler poétiques pour des noms de démons et des incantations évidemment

dirigées contre lui. Les autres personnages lui font honte de sa poltronnerie, sans qu'il daigne s'en apercevoir. Il ne fait montre de bon sens que pour se rire de l'incohérence dont fait preuve l'amoureux sans objet, Filidan, juger avec pitié l'amoureuse d'Alexandre, Mélisse et avec sévérité Hespérie, qui croit que chacun l'aime. N'empêche que lorsqu'un de ces personnages énonce un trait relatif à quelque héros, il l'interprète comme adressé à lui. Et leur folie lui paraît dès lors raisonnable. La folie d'Artabaze consiste en une hypertrophie de l'orgueil militaire ; il est le centre de tous les bouleversements de la terre et du ciel, et explique par rapport à lui tous les événements passés et présents, son excitation mentale revêtant une forme mégalomaniacque. Toutes les paroles qu'il entend ne peuvent être que pour lui ou contre lui, et il les transpose paralogiquement. Et c'est tout naturellement que, lorsque Mélisse parle d'Alexandre le Grand, il entend qu'il s'agit de lui. L'énumération de ses exploits dénote une imagination fertile. Elle est exprimée d'un verbe multiple et fougueux.

Le poète Amidor, qui ronsardise en termes ampoulés et obscurs, ne parle que par mots composés et hyperboles, et ne jure que par les Dieux antiques. Dans sa rencontre avec les autres personnages et dans leurs entretiens, il ne voit que prétextes à élaborer des pièces de vers et de théâtre, et il le fait avec une grande facilité. Nous le voyons sur le champ composer un sujet de pièce, dont l'immensité n'a d'égale que la confusion. Il conserve cependant assez d'esprit pour s'amuser aux dépens d'un sot qui se mêle d'ai-

mer les vers sans y rien connaître. Amidor est aussi un orgueilleux, infatué de son talent. Il transpose et interprète également ce qu'il entend, mais sur le plan de la poésie. Ainsi, quand Artabaze lui parle en termes emphatiques, il entend : « un discours thrasonic ». Il voit grand, mais confus. Quant à sa production, elle est variée et diverse : odes, épithalames, épigrammes, épigraphes, stances, etc.; ce qui domine chez lui cependant, c'est l'erreur et la faiblesse du jugement rendues par le mauvais goût du genre qu'il admire.

Mais Amidor accuse une certaine culture ronsardisante, alors que Filidan est un parfait ignorant « qui se picque d'aimer les vers sans les entendre » et prend des « galimathias en termes relevez pour quelques belles sentences ». On sent que Desmarets méprise ce cerveau improductif, dont l'orgueil consiste à faire croire qu'il a l'esprit sensible et délicat, et sait aimer tout ce qui est beau. Son activité mentale consiste à se passionner pour n'importe quoi et ayant entendu Amidor versifier à propos de quelque imaginaire beauté, il y voit aussitôt l'objet de sa flamme et se met à courir les rues à sa recherche.

Quant à Phalante, il reste énigmatique jusqu'au 5^e acte. Il a fait, au 3^e acte, une fort intéressante description d'une de ses maisons de campagne, témoignant d'un goût certain pour l'architecture somptueuse. Cette description n'est autre, en effet, que celle du château de Richelieu. Mais il ne se trouve aucun détail anormal dans cette somptuosité. Au 5^e acte, il confesse de la meilleure volonté du monde, qu'il n'est qu'un riche imaginaire, nous donnant l'impression

qu'il se réfugie dans son rêve pour échapper à la pauvreté de sa vie, ce qui peut, évidemment, amorcer une psychose. Mais il n'est qu'à peine visionnaire et Desmarets semble l'avoir mis là seulement pour avoir la joie de décrire, par sa bouche, une belle demeure.

Enfin il y a, dans cette comédie, trois caractères de femmes. Mélisse, la tête tournée par la lecture des histoires et des romans, s'est éprise d'Alexandre le Grand, pour l'amour duquel elle dédaigne tous les vivants. Mais c'est une précieuse plus qu'une visionnaire. L'histoire nous apprend qu'il était alors de mode, pour les précieuses, d'être amoureuses de quelque personnage antique. La mode régit les femmes si profondément qu'il nous est difficile de faire le départ entre ce qui peut être maladie de l'esprit, ou n'être qu'affectation chez Mélisse. Hespérie croit être aimée de tous ceux qui la regardent ou entendent parler d'elle. Desmarets note lui-même très justement, que les filles de cette humeur fort courante « ne disent pas si naïvement leur sentiment » et que c'est là, pour une bonne part, vantardise consciente.

Quant à Sestiante, elle est amoureuse de la comédie, se mêle d'en juger, d'en savoir les règles, d'inventer des sujets, ce qui était aussi fort à la mode chez les précieuses. Elle récite le 3^e acte d'un sujet conçu par elle, où il y a bien la matière de vingt comédies et qui s'échelonne au moins sur trente ans, ce qui ne l'empêche pas de défendre la règle des trois unités en discutant avec Amidor.

Le père de ces trois filles, Alcidon, est un pauvre

bonhomme que Desmarets a peint infiniment méprisable, du fait qu'il est d'humeur trop facile.

Enfin il y a, de l'aveu même de Desmarets, un seul personnage qui représente dans la pièce la norme et le bon sens. C'est Lysandre, parent d'Alcidon, qui l'aide à y voir clair dans toutes ces folies et à se dépêtrer de tous les gendres extravagants qu'il a acceptés. Mais c'est un personnage fort plat, auquel Desmarets n'a rien trouvé à faire dire.

Cette étude des *Visionnaires* nous paraît essentielle pour connaître d'ores et déjà l'auteur. Les femmes ne sont en somme que des précieuses, au caractère à peine chargé. Par contre, les trois caractères masculins essentiels : Artabaze, Amidor, Filidan sont trois types de délirants interprétants. Leur excès d'activité mentale délirante entraîne de la logorrhée — ils ne s'expriment qu'en longues tirades — et, par moment, une pseudo-incohérence, caractères qui appartiennent à l'hypomanie fréquente chez les délirants. Sont-ils des interprétants purs ? Assurément non. Tous les trois ont en commun une lucidité parfaite en dehors du sujet sur lequel ils délirent un esprit paralogique, une grande vanité. Ils ont tous les trois un caractère associal et ne peuvent mutuellement se supporter. De plus, Artabaze est méfiant et a tendance à se croire persécuté ; il croit qu'on lui jette des charmes. Il rêve d'ennemis à combattre et s'attaquerait volontiers à Amidor dès qu'il l'aperçoit. S'il n'est dangereux qu'en paroles, c'est que sa poltronnerie le fait persécuté plutôt que persécuteur. Enfin, Amidor et Filidan ont le jugement remarquablement

faux et mauvais. Tous ces trois ressortent, plus ou moins, d'une constitution paranoïque. Sur cette constitution se sont greffés des délires d'interprétation de souvenirs historiques — donc de lectures — et de paroles pour Artabaze, d'interprétation de paroles pour Amidor et Filidan.

Et nous pouvons dès lors craindre sérieusement pour Desmarets avec l'abbé d'Olivet : « Les auteurs, dit celui-ci, qui s'imaginent avoir vu communément de ces sortes de folie par le monde étoient eux-mêmes d'un caractère surprenant. »

Notons en passant quelques traits qui donnent au caractère de l'auteur sa valeur originale : son dédain de l'ignorance, l'idée neuve de s'insurger contre l'admiration aveugle des anciens imposée par Ronsard et la Pleïade, ses moqueries à l'égard des pièces à sujet multiple et à durée indéterminée. Desmarets fut en effet le second, après Mairet dans sa *Sophonisbe*, à appliquer la règle des trois unités et les *Visionnaires* se passent en vingt-quatre heures. Enfin, le verbe est varié, la rime facile ; on trouve beaucoup de passages spirituels. M^{me} de Sévigné appréciait cette pièce et Molière lui-même, ne dédaigna pas de lui faire des emprunts. Les *Visionnaires* méritent une part de leur succès foudroyant après lequel Richelieu, enthousiasmé, nomma Desmarets Conseiller du Roi, Contrôleur général de l'Extraordinaire des guerres et Secrétaire de la marine du Levant.

N'oublions pas cependant que *le menteur* ne vint que quatre ans plus tard et que, d'autre part, les *Visionnaires* constituaient une pièce à clés où la

société s'amusait à reconnaître dans Mélisse, Hespérie et Sestiante, M^{mes} de Sablé, de Chavigny et de Rambouillet.

L'activité littéraire de Desmarets, son goût pour les choses de l'esprit et sa culture variée, en avait fait une autorité dans le domaine littéraire. Membre — un des premiers — de l'Académie Française naissante, il en fut nommé chancelier quand Richelieu l'eut instituée officiellement. L'estime de ses collègues le força à garder quatre ans cette charge renouvelable tous les deux mois. Il fut de la Commission chargée d'examiner le *Cid*.

Desmarets appartenait aussi à cette autre Académie qu'était l'hôtel de Rambouillet. Il y collabora à la *Guirlande de Julie* en lui donnant « la Violette », quatrain qui, du fait de sa tournure, mais aussi de sa brièveté, constitue la meilleure de ses pièces de vers.

Cependant, toute la vie privée de Desmarets est marquée de ces fâcheuses tendances au libertinage et à la grossière débauche, de mises à l'époque, contre lesquelles réagissait précisément l'hôtel de Rambouillet. Nous l'avons entrevu dans *Ariane*, et Desmarets nous l'a appris plus tard en faisant sa confession sous le nom d'Eusèbe, dans les *Délices de l'Esprit*. Il avoue s'être arrêté dans sa jeunesse « dans la cabane des plaisirs charnels qui ruinoient son corps et sa fortune ». Il se repend d'avoir employé auprès des femmes « des mensonges déguisez, des malices subtiles et des trahisons infâmes, cherchant de faire croire que le vice estoit vertu ou, pour le moins, chose naturelle et indifférente ».

Si nous voulons tracer un portrait de Desmarets durant cette première période de sa vie, nous pouvons mettre à son actif un esprit orné et gratifié de dons divers : fertilité d'imagination, facilité à rimer, dispositions pour l'architecture, idées neuves et tendances à bousculer les anciens préjugés avec une certaine hardiesse.

Nous avons vu qu'il se montrait habile et devait être de caractère soupçonneux. Assez rétif, il oblige le Cardinal à flatter sa vanité pour arriver à ses fins. Son orgueil est grand; il n'écrit pas pour le vulgaire. Il se prend au sérieux; les sujets vastes et épiques seuls le tentent. Ses sentiments pieux marchent de pair avec les penchants érotiques qui le poussent à un libertinage effréné. Une grande activité le possède, activité en partie responsable de la médiocrité de son abondante production dramatique, Desmarets aimant mieux « y laisser des taches que de n'avoir pas bientôt fait » pour passer à autre chose, comme l'a dit Chapelain.

Planant sur ce portrait, l'ombre inquiétante des *Visionnaires*, où nous lui avons vu une étonnante aptitude à peindre une certaine sorte de déraisonneurs, le tout couronné d'heureuse fortune, en partie grâce à la faveur du Cardinal.

En dehors des services que lui rendait cet homme à tout faire et qui auraient nécessité les offices de plusieurs personnes ordinaires, le Cardinal lui était reconnaissant d'être capable, par la mobilité de son esprit actif et fertile, de le reposer des soucis du pouvoir. Sa conservation, où il trouvait toujours une

idée à mettre par-dessus l'autre, le délassait de la tension d'esprit appliquée aux questions graves. Enfin Richelieu devait s'amuser intérieurement du sérieux de cet esprit dérégulé et de ses inventions. Si Boisrobert fut son amuseur officiel, Desmarets fut un peu, et sans que personne s'en aperçut, son bouffon. Richelieu, qui connaissait bien les hommes et ne les aimait pas, se réjouissait d'avoir mis la main sur ce curieux spécimen; nous ne pouvons nous empêcher de songer qu'il apporta une certaine malice à en faire un haut dignitaire de la Cour. Et il doit prendre sa part de responsabilité dans les méfaits postérieurs de Desmarets.

Toute la première partie de la vie de celui-ci, où son activité est dirigée et contrôlée par le Cardinal, si elle nous livre certaines tendances inquiétantes, ne nous permet pas d'annoncer les prodromes d'une maladie mentale.

Cependant, le Cardinal meurt en 1642. Après avoir honnêtement et laborieusement rendu hommage à sa mémoire dans le *Tombeau du Cardinal de Richelieu*, Desmarets reprend avec fureur son enfant chéri, son *Clovis*, auquel il n'a cessé de penser et dont rien, désormais, ne peut le distraire.

Il se retire en Saintonge, dans le château du Duc de Richelieu, qui l'a pris pour intendant. C'est l'époque de la Fronde, mais Desmarets n'est attentif qu'à la tempête qui s'élève dans son cerveau.

DEUXIÈME PARTIE

Desmarets visionnaire

1) *Modification de l'activité littéraire*

Desmarets travaillait à son grand ouvrage, quand il lui arriva une sorte de prodige qu'il nous a révélé dans son livre *les Délices de l'Esprit* et qui est, dit-il, « que Dieu l'a si sensiblement assisté pour lui faire finir le grand ouvrage de *Clovis* pour le rappeler plus promptement à des choses bien plus utiles, plus délicates et plus relevées, qu'il n'ose dire en combien de temps il a achevé les neuf livres de ce poème et repoli les autres. » Cette sorte d'illumination soudaine, résultant d'un long travail subconscient de l'esprit, nous a valu les *Pensées* de Pascal. Mais chez Desmarets, le terrain était tout autre.

Toutes les folles imaginations en germe dans son cerveau se retrouvent amplifiées et bouillonnantes, dans les conceptions bizarres et les fictions étranges de ce poème. C'est un roman de chevalerie à la façon de l'*Arioste*, avec combats prodigieux, fontaines enchantées, duels, enlèvements et sorciers. Le titre de *Clovis* prétend donner une unité au sujet, mais ce n'est qu'une suite d'aventures plus ou moins merveil-

leuses et d'enchantements tantôt diaboliques, tantôt célestes. Saint Rémy, sainte Geneviève et saint Daniel, Sylite, combattent du côté du ciel ; Cavaric, Ranchaire et l'enchanteur Aubéron du côté de l'enfer, sous les ordres de Lucifer qui ouvre la scène en clamant assez poétiquement son désespoir de voir le flot toujours montant du catholicisme dans les Gaules.

*« Que devient mon pouvoir ? A quel coin reculé
Se doit borner enfin mon règne désolé ? »*

La veine poétique des imprécations est remarquable, dans tout le cours du poème.

Desmarets peut enfin, dans le grand ouvrage de sa vie se déchaîner sans contrainte. L'emploi de philtres, breuvages rendant les paroles des buveurs contraires à leurs sentiments, apparitions, substitutions de personnages attestent son goût du merveilleux et la facilité avec laquelle il s'y meut. Cependant, nous voyons, dans une lettre à son frère, qu'il éprouve le besoin de se justifier en invoquant Virgile qui employait aussi « d'extraordinaires machines », ce qui prouve qu'il n'a pas complètement perdu contact avec les réalités. Son instinct batailleur s'en donne à cœur joie en multipliant les chocs sanglants entre armées et les combats singuliers. Cet esprit amateur de catastrophe s'élève jusqu'à un don de prophétie véritable quand il décrit, avec un grand luxe de détail, l'incendie de Paris au pétrole, deux cents ans avant la commune de 1871. « Il est impossible que je me retienne quand ma veine est eschauffée », écrivait Desmarets à son frère. Cet échauffement commence à prendre des proportions inquiétantes dans Clovis. Notons encore que

les personnages d'invention pure sont les plus vivants du poème. Chapelain, cet excuseur de toutes les fautes, en loua la diversité et les agréments. Mais Boileau, dès sa parution en 1657, le cribla d'épigrammes et comme Desmarets se défendait, il eut ce trait cinglant :

« *Cher ami, pour lui répondre
Hélas! il faut lire Clovis.* »

Et le rappela au respect dû à la religion :

« *Quel objet enfin à présenter aux yeux
Que le diable toujours hurlant contre les cieux!* »

Et le public, après avoir manifesté une certaine curiosité, fut de l'avis de Boileau.

Desmarets juge cette attitude sacrilège envers un poète inspiré par la grâce et, pour démontrer la supériorité de son *Clovis*, fait paraître en 1670 sa *Comparaison de la langue et de la poésie française avec la grecque et la latine et des poètes grecs, latins et français*, ouvrage lourd et obscur dédié « aux beaux esprits de France », ses confrères. Il y exalte la grandeur de son sujet tel qu'aucune nation ne peut en revendiquer un pareil et la perfection de sa diction qui a dû voguer entre les deux écueils de l'obscurité et de la simplicité. La première partie de l'ouvrage consacrée à la discussion nous prouve le désordre de son esprit à ce moment là ; c'est un ramassis de raisons inconsistantes, groupées sans ordre, au petit bonheur. La seconde, plus curieuse, nous montre une vanité hypertrophiée jointe à la perte absolue de la faculté de jugement ; il y oppose, pour démontrer leur supériorité, les passages les plus ridicules de son

Clovis aux plus beaux vers de l'*Enéide*; sa proclamation toutefois ne manque pas d'un certain courage chevaleresque: « Je défends, en général, notre langue et notre poésie contre ceux qui la méprisent par des écrits publics. Puisqu'ils nous croient si indignes de leur estime, j'entreprends de repousser l'injure et je m'expose le premier aux coups. »

Il publie ensuite son *Discours* pour prouver que les sujets chrétiens sont seuls propres à la poésie héroïque, en 1673, qui précède une nouvelle édition de *Clovis*. Il abandonne au paganisme les genres inférieurs, il devait l'exclure complètement dans sa *Défense du poème héroïque* dédié à Perrault, qui parut en 1674.

Desmarets se montra une fois de plus novateur en découvrant le premier la poésie du christianisme, mais la vie des idées est telle qu'il fallut attendre plusieurs siècles et M. de Chateaubriand pour voir celle-ci éclore.

Signalons le *Traité* pour juger des poètes grecs, latins et français, qui date de 1670 où Desmarets, pour montrer la supériorité du langage français sur le latin prête à l'un toutes les qualités qui lui manquent et refuse intrépidement à l'autre celles qui, précisément, lui appartiennent. Après quoi il déclare orgueilleusement:

« *Nous qui d'invention ayant nos sources pleines,
Nous parlons un langage et plus noble et plus beau
Que le triste latin qu'on tire du tombeau.* »

Et il propose en exemple aux Anciens les vers des passages des plus extravagants de son *Clovis*. Le res-

pect professé pour les morts est, selon lui, fonction de la jalousie engendrée par les vivants, autrement dit les attaques contre son *Clovis* sont le fait des envieux. Son style s'annoblit avec l'idée, qui lui est chère, du perfectionnement de l'esprit humain : « Les ouvrages des hommes se perfectionnent et le printemps du monde ne peut se comparer avec notre automne » ; il parvient ensuite à gâcher sa pensée. Au lieu de montrer que le christianisme a perfectionné les modèles de la poésie en enrichissant de sentiments nouveaux la personnalité humaine, il développe une idée puérile et qui confond le fond de la poésie avec la vérité. La poésie chrétienne est supérieure par le fait que le Saint Esprit inspire les chrétiens alors que les démons inspiraient les païens ; il part ensuite en guerre contre Virgile, ce qui lui vaut un jugement indigné de l'abbé de Marolles, qui a saisi le côté Don Quichotte de cet esprit malade et ne peut assez admirer de voir critiquer Virgile par quelqu'un qui n'a d'autre gloire littéraire que « d'avoir fait un poème rempli d'aventures semblables aux livres de chevalerie qui furent condamnés au feu par ceux qui voulurent guérir la cervelle blessée du chevalier de la Manche ». Desmarets critique également Ovide, Catulle, Stace, auteur de la *Thébaïde*, qui, dit-il, « pour paraître magnifique, s'est tellement enflé pendant quatorze ans qu'il dit avoir employé à la composer que c'est une merveille comment il n'a pas crevé ». On voit clairement là-dessous l'orgueil de l'homme qui a facilement mené à bien une entreprise aussi vaste et magnifique que *Clovis* grâce à l'aide de Saint Esprit. Il épargne, on ne sait

pourquoi, Horace Tibulle et Properce et n'admire sans réserve que Saint Grégoire de Naziauge, saint auteur d'une *Marie-Magdeleine* et dont il se croit le descendant direct. Il concentre ensuite ses forces contre la clef de voûte de l'antiquité: Homère et son *Illiad*e, puis fait l'éloge des Modernes: Voiture, Sarrasin, Malleville. Et cette longue polémique n'a pour but que d'arriver à ce trait final que « pour la grande invention avec jugement, c'est chose maintenant connue que les Français en ont beaucoup plus que n'eurent jamais ni Homère, ni Virgile », car maintenant il y a eu *Clovis*.

A Desmarets revient la gloire d'être, de par sa date, le premier des Modernes. Le premier, il a rompu avec la mythologie, donné le signal de la guerre contre les Anciens, pressenti la fécondité littéraire du Christianisme. C'est là sa vraie gloire littéraire. Et elle apparaît au moment où son esprit est en plein délire. Les traits de génie sont noyés dans l'orgueil démesuré, la fausseté du jugement, le mysticisme. Et il est curieux de constater que c'est dans cet esprit malade, poussé par son mysticisme et aussi par l'orgueil qui l'isolait des Anciens, qu'a germé la première ébauche du mouvement des Modernes. Avec un esprit tranquille aurait-il eu autant d'idées neuves?

2) *Les œuvres mystiques* *Délire prophétique et quiétisme*

Mais les discussions littéraires ne constituent qu'une faible part et un corollaire de la vie de Desmarets au

cours de cette deuxième période. Les ouvrages les plus caractéristiques qu'il publia alors sont les *Délices de l'Esprit*, paru en 1658, *l'Avis du Saint-Esprit au Roy*, qui précéda l'édition de *Clovis* remaniée d'après les nouvelles directions du Saint-Esprit et les *Lettres spirituelles*.

On a dit à propos des *Délices de l'Esprit* : lisez *Délires*, avec plus de malice cependant que de justesse. L'ouvrage est dédié à Monseigneur le Cardinal de Mazarin et aux beaux esprits du monde, et, parmi ceux-ci, non aux libertins, mais aux vertueux à la tête desquels il faut placer Mazarin. Dans la préface, Desmarets insiste sur l'idée qui lui tient à cœur « qu'il n'y a ni roman, ni poème héroïque dont la beauté puisse être comparée à celle de la Sainte Ecriture ».

L'ouvrage constitue une curieuse autobiographie où il tâche d'expliquer par une gradation ascendante l'évolution de son esprit. Parti de l'amour des plaisirs charnels et grossiers, il est monté vers celui des Arts et des Sciences. La réputation et la fortune l'ont récompensé mais non satisfait et conduit à la philosophie, qui, à son tour, l'a acheminé vers une salutaire doctrine. Tout ceci s'est accompli avec l'aide de Dieu qui est venu le réveiller dans les ténèbres où il était. *Les Délices de l'Esprit* sont en quatre parties : la première traite des vertus chrétiennes, la deuxième de la vie intérieure, la troisième contient des « Clefs qui ouvriront des portes », c'est-à-dire le secret de la félicité divine par la découverte de certains mystères cachés ; enfin la quatrième ne convient qu'aux plus élevés des esprits et soulève quelques

voiles de la Sainte Ecriture. Cet ouvrage, dit Desmarets, est d'importance capitale, car il permet aux esprits de se classer selon la partie qu'ils apprécieront et ainsi de se rendre compte du chemin à parcourir pour arriver à la perfection. Quant à ceux qui n'y comprendront rien, l'auteur leur défend de se permettre d'en juger. Nous voyons apparaître là à côté de l'orgueil d'inspiré qui soulève Desmarets, la notion d'une mission de directeur spirituel et conducteur d'âmes.

Les *Délices de l'Esprit* sont écrits sous forme de dialogues entre Eusèbe, chrétien et sage, et Philédon, épicurien et esprit fort, par surcroît un peu faible d'esprit pour les besoins de la cause. C'est Desmarets qui parle par la bouche d'Eusèbe. Nous le voyons pleurer des larmes de sang sur des débauches passées et, après avoir révélé l'intervention de Dieu dans la fabrication de *Clodis*, confesser fort sérieusement que « Dieu, par sa bonté infinie, lui a envoyé la clef du trésor de l'Apocalypse qui n'a été connue que de peu de personnes avant lui ».

L'ouvrage qui contient des idées intéressantes sur la peinture, la musique et l'architecture est bourrée d'invraisemblables personnifications et interprétations de la Bible. Voici, par exemple, comment Desmarets comprend l'histoire de Joseph et de la femme de Putiphar: « L'Etat accompli est béni de Dieu en le servant sous le crédit et le pouvoir. Il est tenté par la richesse, épouse du crédit et du pouvoir. Et il est mis dans la prison par la défaillance de soi-même. » Il

fait sur ce ton un commentaire allégorique de l'Apocalypse et de la Genèse.

Desmârets préconise dans cet ouvrage l'union avec Dieu et l'abandon à l'opération divine, base de tout mysticisme. Il y décrit les états de la vie intérieure.

Desmarets évolue ensuite dans un sens purement prophétique avec son « *Avis de Saint-Esprit au Roy* », le plus extravagant manifeste inventé par cet esprit malade. Cet ouvrage est actuellement introuvable. Mais les *Visionnaires* de Nicole nous en donnent une idée suffisante. Desmarets se croit inspiré de Dieu comme les premiers disciples du Christ. Il se croit prophétisé sous les noms d'Eliacim et de Michaël. Il explique trois prophéties de l'Ecriture qu'il prétend s'entendre des Jansénistes. Après avoir réduit en quintessence de théologie mystique les bêtes, les plus terribles de l'Apocalypse, Desmarets, nous dit Nicole, « lassé de ces spiritualités si déliées », expose un vaste dessein qui constitue en fait, pour lui, l'essentiel et où son rôle, évidemment de tout premier plan, se définit ainsi: dresser une armée pour combattre et exterminer tous les impies et tous les Jansénistes. Le nombre de ceux qui la composeront doit être, selon la prophétie de Saint Jean, de 144.000 qui auront la marque de Dieu vivant sur le front. Le Roi en sera le général, sous la conduite des quatre princes des bandes célestes: Saint Michel, Saint Raphaël, Saint Gabriel et Saint Uriel. Cette armée usera d'armes spirituelles mais les armes temporelles devront aussi concourir à son succès. Desmarets a commission de faire publier que ceux qui veulent s'enrôler le peuvent

par son moyen. Il a déjà recruté plusieurs mille âmes, dit-il, pour impressionner le roi. Il a dressé pour ces soldats un serment et leur a prescrit un exercice pour la journée. Ces gens sont, paraît-il, « chevaliers de l'infailibilité du Pape ».

Desmarets prédit les exploits futurs de cette armée et promet au roi de France l'avantage de ruiner les Mahométans. La grandeur des événements prédits et la précision des termes sont d'un véritable prophète. Desmarets parle même d'un temps fort prochain, car ces événements doivent naturellement se passer dans le temps où il peut en profiter. Le prince valeureux prédit par Jérémie sous le nom de « Fils de Juste » — qui précisément n'est pas de Jérémie — après avoir chassé de ses états l'impiété et l'hérésie réunira tous les princes d'Europe avec le Pape qu'il mandera pour se rendre en Avignon. Ils s'uniront pour rallier tous les chrétiens à la religion catholique. Le Fils du Juste ira ensuite par terre et par mer détruire l'Empire de Mahomet et étendre le règne de Jésus-Christ par tout le monde, c'est-à-dire dans la Perse, la Tartarie, la Chine et l'Empire du grand Mogol.

Desmarets a trouvé toutes ces choses dans la Sainte Ecriture, paraît-il.

« Il y a, nous dit Nicole, quelque chose d'incommode dans ces paroles, le bas âge du Roi d'Espagne le mettant hors d'état de consentir de longtemps à ce grand dessein, de sorte qu'il semble que le sieur Desmarets ait eu en vue le feu Roi d'Espagne, qui n'a pas laissé de mourir, nonobstant la prophétie expresse. « Mais ce sont des choses dont les prophètes ne

s'embarrassent point » et Nicole pense que si l'on pressait Desmarets sur ce point, il s'en tirerait sans doute comme le prophète Jean répondant à la reine de Pologne sur une question épineuse, « qu'il ne se disputoit jamais ».

Cependant, le mysticisme de Desmarets ne revêt pas toujours cette forme délirante. Nous l'avons vu, dans les *Délices de l'Esprit*, préconiser l'abandon à Dieu, l'union à l'opération divine. C'est un thème qu'il reprend et développe dans ses *Lettres spirituelles*. Il y propose un état accompli qu'il appelle de différents noms : l'état de pur amour, la totale perte en Dieu, le renoncement à toute propre opération, être le rien de Dieu abîmé dans son néant. Ainsi Dieu se substitue à l'âme anéantie, dont il se sert comme d'un instrument, d'où ces quatre principes :

1° Tout ce que nous disons et pensons avec recueillement en Dieu est de Dieu ou plutôt, c'est Dieu même.

2° Tout ce que nous faisons et pensons avec tranquillité, c'est Dieu qui le pense et le fait en nous. Toutes les pensées qui viennent sur le champ sont de Dieu. Il faut les suivre presque sans y penser.

3° Pourvu qu'on se tienne dans le rien et que l'on ne s'attribue rien de ce qui est bon, on doit croire sans présomption que tout ce qui sortira de nous sortira de Dieu.

4° C'est une marque infaillible à une âme qui a la connaissance et la crainte de Dieu, qu'elle n'a point péché lorsqu'elle ne saurait avoir de remords.

Cette théorie, qui constitue une forme fruste de

mysticisme, s'appellera, vingt ans plus tard, le quiétisme et prendre une forme plus raffinée avec d'Estival, Bernières, Louvigny, Malavel et M^{me} Guyon. D'autres illuminés ont eu avec Desmarets cette forme de mysticisme. Mais ils ne semblent pas avoir agi directement sur les grands quiétistes. La persistance de ces idées au xvi^e siècle dénote seulement une des tendances de ce siècle.

Desmarets dut concevoir cette théorie dans les intervalles de tranquillité relative que lui laissaient les accès aigus de délire prophétique, au cours de sa maladie mystique, devenue chronique. Il tentait inconsciemment de s'expliquer à lui-même ses fureurs sacrées en les mettant sur le compte de Dieu qui s'était emparé de son âme et s'en servait comme d'un instrument. Par une curieuse contradiction — mais Desmarets n'est-il pas bourré de contradictions? — ce contemplateur d'hérésies se déclare résolument contre l'Eglise, ses oraisons et ses commandements. « Cet amortissement dans lequel vous vous sentez attiré ne consiste pas seulement à ne plus faire dans le temps de l'oraison, ni de méditations, ni d'actes », mais il consiste aussi à ne plus agir par réflexion sur soi-même dans tout le reste du jour, pour se munir contre les péchés et les imperfections.

Desmarets, que sa folie a isolé, à ce moment-là, du monde de sentiments et de passions humaines où il se souvient avoir vécu, décrit la foi comme un désert où les âmes sont privées « de tout goût, de toute douceur, de toute connaissance, de toute dévotion et de tout amour sensible ».

Ces *Lettres spirituelles*, en vérité fort dangereuses pour les esprits sans force, s'adressent à l'ordre des Victimes qu'il avait fondé et avec lequel il entretenait, raconte Nicole, « un commerce de visions dans toutes les villes du royaume ».

3) *L'activité. Desmarets directeur spirituel
et Desmarets persécuteur*

Desmarets agissait beaucoup comme tous les déli-rants de sa sorte, et avait une tendance à hâter la réalisation de ses prophéties pour pouvoir jouer son rôle de premier plan. Les Victimes comptaient un nombre imposant de femmes. Desmarets, avec une intuition sûre, s'était en effet d'abord tourné vers celles-ci, toujours plus crédules en matière d'extra-ordinaire et plus aptes à être disciplinées par un prophète. Il avait déjà publié à leur intention des *Prières* et un *Office de la Vierge*, empreints d'un mysticisme exalté assez dangereux pour l'esprit de ces « vic-times » du sien. Nicole s'indigne dans ses *Visionnaires* : « On lui permet de s'établir, tout laïque et tout ignorant qu'il est, en directeur d'un grand nombre de femmes et de filles, de leur faire rendre compte de leurs pensées les plus secrètes, de leur écrire des Lettres de conscience pleines d'une infinité de choses très dangereuses et très imprudentes pour ne rien dire davantage et de se glisser en plusieurs couvents de femmes et de filles pour y débiter ses rêveries et ses nouvelles spiritualités. »

C'est en effet, après la parution des *Lettres spiri-tuelles* que Nicole, défenseur de Port-Royal mais

aussi pourchasseur de faux raisonnements et extravagances, publia contre Desmarets ses *Visionnaires*, en prenant pour titre celui de la comédie de ce dernier. Ce procès de Desmarets est écrit sous forme de lettres, qui parurent en deux fois. Elles sont dix-huit, comme les *Provinciales*. Le ton en est judicieux et raisonnable et dénué de la passion vengeresse qu'eût suscité chez un esprit moins pondéré les attaques de Desmarets contre Port-Royal.

Nicole frappe peut-être un peu plus pesamment qu'il n'eût fallu quand il traite Desmarets, pour avoir été faiseur de pièces de théâtres et romans, « d'empoisonneur public non des corps, mais des âmes des fidèles », ce qui fit que Racine, se croyant visé, présenta la défense de Desmarets mieux qu'il n'eût pu jamais le faire. Nicole déclare ne pouvoir assez admirer comment cet empoisonneur se crut brusquement touché par la grâce. Et, après une critique fort juste de ses prophéties et de ses idées quiétistes, que nous avons notées plus haut, il ne peut se montrer assez surpris de ce qu'il voit : « M. de Paris le prend pour son apologiste, le reçoit à sa table, lui donne retraite chez luy. M. l'Archevêque d'Auch approuve le dessein de son armée. On lui permet de se faire fondateur d'un ordre nouveau... et c'est sur lui que M. de Paris a jeté les yeux pour l'aider à reformer le Monastère de Port-Royal à Paris. On y reçoit avidement ses instructions, on y confère avec lui de l'oraison mentale, on lui rend compte de l'estat où l'on se trouve si l'on y est consolé ou si l'on y est misérable. »

Ce que Nicole n'accuse pas, c'est que précisément

toutes les extravagances de Desmarets passaient à la faveur de ses attaques contre Port-Royal.

Il s'en était en effet déclaré l'ennemi, comme d'autres en étaient les amis, apportant à nuire un zèle incroyable. Il entreprit les Jansénistes, dit le Père Rapin « d'une force dont personne n'avait encore osé le faire, car on se ménageait pour ne point s'exposer à leur langue ni à leur plume ». Le délire de Desmarets le faisait partir en guerre comme Don Quichotte, se jetant droit sur les ennemis, avec un aveugle courage. Il avait commencé par attaquer avec la dernière violence l'*Apologie des Religieuses de Port-Royal*. Et non content d'écrire, il entra en campagne et devint persécuteur actif. L'auteur janséniste le jugeait mal quand il pensait que ses idées devaient rester toutes spirituelles et extatiques, Desmarets ne sachant lui-même « ce qu'il voudra demain et ce que son imagination lui découvrira dans les figures de l'Apocalypse qui changent souvent dans sa tête ». Desmarets avait de la suite dans les idées, du fait même de son délire ambitieux qui ne lui laissait point de paix avant qu'il n'eût exterminé les hérétiques et joué son grand rôle. Il lui fallait des ennemis à terrasser. Outre les Victimes qu'il avait un peu partout dans le Royaume, Desmarets avait fini par avoir ses propres espions et limiers, quelques-unes sans doute des « douze mille âmes » de son armée naissante pour faire la chasse aux solitaires cachés que la police poursuivait. Il est responsable de la découverte et de l'arrestation de M. de Sacy qu'il trouva dans une maison du Faubourg Saint-Jacques, en cherchant Arnauld, qu'on avait

signalé de ce côté. Desmarets dirigea cette affaire avec une certaine habileté policière et y employa ses amis et ses valets.

Usant de cette organisation de basse police et de cette habileté qu'il sut montrer quand il était dans sa jeunesse, une sorte de détective privé attaché à la personne de Richelieu, il s'ingénia à perdre un pauvre fou, nommé Simon Morin, dont l'esprit était atteint du même mal que le sien et eut dû, comme tel, avoir droit à toute son indulgence. Morin, né en 1623, brûlé en 1663, était sans instruction, d'esprit débile. D'abord commis chez un trésorier, il commença à accoucher de quelques visions, ce qui lui valut son congé. Il se fit écrivain et copiste pour vivre. Ses illuminations lui valurent d'être arrêté, mais relâché aussitôt comme esprit faible, qui pourrait se rétablir de lui-même. L'ouvrage où il expose son système est intitulé *Pensées de Morin dédiées au Roi* et paraît en 1674. Sa doctrine n'est pas sans intérêt. Tout doit servir d'échelon pour monter à l'amour nu par le parfait dépouillement de toute propriété. C'est la propriété qui vicie la vie spirituelle, même dans l'observation de la vertu, qui n'est le plus souvent « qu'observation propriétaire ». Et les plus grands péchés ne font pas perdre la grâce, mais servent au contraire à abaisser l'orgueil humain. Dieu dépouille l'âme aussi longtemps de son amour qu'il nous voit susceptibles de vaine complaisance à celui-ci. C'est pourquoi les actes d'amour ou d'élévation à Dieu doivent être rejetés. Dieu laisse l'homme souffrir « tous ces monstres horribles de l'esprit » jusqu'à ce qu'il se soit aveuglé-

ment résigné à sa volonté. Il y a là l'idée d'une purification passive, parente de la **part** mystique, qui doit amener l'âme à une impuissance en Dieu, à une saine indifférence. Morin nous fait ensuite savoir que le vrai prêtre est l'homme spirituel par excellence, c'est-à-dire non sujet aux révélations extérieures. Puis il fait des réserves sur l'usage des sacrements; un directeur peut interdire à son pénitent la communion, l'assistance à la messe aux jours de fête, pour le dépouiller de toute propriété et présomption.

C'est, en somme, le quiétisme de Desmarets, présenté d'une manière un peu plus subtile, grâce à l'idée du détachement progressif de la propriété.

Morin, qui ne se contentait pas d'écrire, mais rassemblait les gens pour leur faire des discours, fut embastillé en 1646, relâché au bout de vingt-et-un mois, réembastillé au début de 1649, de nouveau relâché grâce à une rétractation qu'il dénie bientôt. Envoyé aux Petites Maisons, il abjure de nouveau en 1656 et on le relâche encore. En 1661, il compose son écrit: *Témoignage du Fils de l'Homme*.

C'était plus qu'il n'en fallait pour que Desmarets, toujours à l'affût de quelque hérétique à pourfendre, se manifestât. Comment, d'autre part, aurait-il supporté qu'il y eût un Fils de l'Homme qui se prétendait être le Christ réincarné et s'adressait au Roi, alors que lui, Desmarets, n'était que prophète et lieutenant du Christ. Il entendait rester l'unique réformateur du monde. Plus qu'un épisode de la chasse aux hérétiques, les menées de Desmarets contre le pauvre Morin furent une jalousie de métier. Desmarets, par

toutes sortes de ruses et de duplicités, avait pénétré dans son intimité pour pouvoir amasser contre lui les preuves qui allaient le perdre. Il eut d'abord avec Morin des entretiens où il le mit en confiance en discourant des états intérieurs et de la spiritualité. Il apprit ensuite de sa bouche « qu'il ne faut plus penser à la mort de Jésus-Christ, que l'impeccabilité est en ceux qui sont divins et parfaits, que toutes sortes d'œuvres sont indifférentes ». Desmarets feignait de vouloir être son disciple. Morin, soupçonneux, lui fit apporter par sa fille aînée une lettre lui demandant soumission aveugle et sincère. Desmarets, pour découvrir les secrets de la cabale, lui envoya par écrit son consentement. Mais inventif et retors, il ajouta : « de la part de Dieu et selon Dieu », mots par lesquels il témoignait qu'il ne se soumettait qu'à ce qui serait ordonné de la part de Dieu, ce qui admet toutes les restrictions.

Desmarets et Morin entretenirent ensuite une correspondance de maître à disciple. Mais Morin et surtout sa femme se tourmentaient à son sujet. Desmarets alla alors jusqu'à lui écrire une déclaration où il le reconnaissait pour le Fils de l'Homme et pour le Fils de Dieu en lui, « sachant bien que Morin est le fils d'un homme et que le Fils de Dieu est en lui comme en tout ». Car Desmarets conservait au milieu de son exaltation cette habileté qui ne lui fit jamais défaut et ne fit que devenir plus tortueuse avec sa folie. Desmarets « apprivoisa à se communiquer à lui » les deux plus fidèles disciples de Morin : M^{lle} de la Chapelle et la femme Malherbe.

Cette dernière, qui ne nous apparaît pas non plus avoir joui de toutes ses facultés mentales, déclara à Desmarets que, selon Morin, l'Eglise était l'Antéchrist, que le Juste était au-dessus des sacrements et des œuvres, que le temps de Jésus-Christ était passé et que Morin admettait la Métempsychose.

L'orgueil et le désir de jouer un rôle étaient au moins aussi développés chez Morin que chez Desmarets. Jésus-Christ ne s'était-il pas incorporé en lui? Il prophétisait aussi des événements proches. L'œuvre de Dieu devait s'accomplir pendant l'enfance du jeune prince. Quand il fut arrêté, après avoir déclaré à Desmarets « que le roi doit se convertir ou sinon mourir », il écrivit au roi : *Le Fils de l'Homme au Roy de France*. Le jour de son procès, il affirmait que toutes les nations doivent obtenir salut en croyant à la parole de ce second avènement du Christ en lui. Il ajoutait que le roi devait s'emparer des biens du clergé et ramener les impôts à ce qu'ils étaient sous Henri IV, trahissant les soucis matériels qui s'étaient ajoutés à sa misérable existence.

Son orgueil, accru par sa débilité mentale, ses idées et ses prophéties l'amènèrent au bûcher par les soins de Desmarets qui, plein de fierté et de zèle, rédigea contre lui l'instruction de son procès devant la Cour du Châtelet. Si Morin eût été un personnage influent de l'époque et Desmarets un pauvre diable, il est probable que c'est Desmarets qui aurait brûlé. Morin eut la consolation de croire qu'il ressusciterait le troisième jour. « De là vint, dit Pierre Bayle, qu'il

s'assembla beaucoup de canailles à l'endroit où il fut brûlé. »

Desmarets s'ingénie aussi, poussé par des raisons identiques, à faire emprisonner un autre illuminé également prophète : Charpy de Sainte-Croix. Secrétaire de Cinq-Mars, il fut arrêté à Narbonne en 1648. A sa sortie de la prison, il fabrique un faux sceau. Ses complices sont arrêtés; il s'échappe, passe un mois caché dans une cave à Paris, puis réussit à gagner la Savoie. Au bout de quelques temps, il revient à Paris. Mais Desmarets ne peut agir très efficacement contre lui, car il est fort bien en cour. Il publie un éloge latin du Cardinal de Mazarin, une vie de Saint Gaëtan de Thienne, le Hérault de la fin des Temps, et surtout, *l'Ancienne Nouveauté de l'Ecriture Sainte*, catéchisme eucharistique en deux journées, où il expose ses prophéties. Chez lui a reparu le délire millénaire : il attend l'arrivée de l'Antéchrist, la conversion des Juifs, un roi de la race de Judas, lieutenant général de Jésus-Christ, qui rebâtira Jérusalem et en fera le siège de la religion. Toute la terre sera partagée en cent cinquante trois souverains; tous les chrétiens seront sains, les hommes seront rétablis dans la justice originelle pour passer sans mourir de la terre au ciel. Cela est proche et doit se passer la quarantième heure après la venue du Christ, en prenant vingt-quatre heures pour mille ans.

Desmarets et les deux confrères qu'il persécuta, abondent en traits communs : le désir orgueilleux de jouer un rôle prédominant apparaît comme leur caractère essentiel. Le sentiment qu'ils ont de leur

grandeur surnaturelle déborde en projets humains. Leur spiritualité aboutit à quelque événement extérieur proche et exposé au sens, réforme du monde dont ils doivent être les artisans.

Leurs aspirations quiétistes vers la foi nue leur font dédaigner la pratique des vertus et leur permettent de suivre leurs chimères comme étant des manifestations divines. Aucun de ces trois délirants mystiques ne semblent avoir eu l'écriture automatique fréquente dans cette catégorie. Si Dieu conduisait leur pensée, il n'a jamais conduit leur main.

Toute cette activité persécutrice n'empêche pas Desmarets d'écrire surtout des sujets pieux, évidemment : *Marie-Magdeleine* (1669), *Esther*, d'abord en quatre, puis en sept chants (1670-1673), le *Triomphe de Louis et de son siècle*, en six chants (1674), l'*Imitation de Jésus-Christ*, traduite en vers, le *Combat spirituel*, en vers, les *Psaumes de David*, en vers français, etc...

Son délire lui donne encore un regain d'activité. Cette activité, qui a toujours été remarquable chez Desmarets, a pris alors, comme chez beaucoup de délirants de sa sorte, une forme hypomaniaque. Alors âgé de soixante-dix-huit ans, il déclare, dans sa préface d'*Esther*, qu'il a fait la plus grande et la plus hardie entreprise qui se fera jamais en vers, qui est de faire le poème de tous les grands sujets de l'Ancien Testament et qu'il a déjà composé quatre sujets : le premier est le combat des anges, qui comprend toute la création du monde ; le deuxième est Abel ou l'état de la seconde innocence avant le péché ; le troisième

est Abraham ou l'état de la vie parfaite par la foi; le quatrième, Joseph ou les merveilles de la providence, qui parurent en Egypte. Fort heureusement, ces quatre poèmes ne sortirent jamais de ses cartons.

Desmarets, persécuteur actif, se crut aussi persécuté. Mais ce sentiment marque assez peu chez lui. Ce n'est que dans les *Offices de la Vierge* que nous trouvons trace d'une certaine inquiétude. Mais cet orgueilleux avait une sorte de noblesse. Il ne s'est confié qu'à Dieu et n'attend de secours que de lui.

*« O Dieu punis la malice
De ceux qui m'ont persécuté.
Fais-les périr par ta justice
Et me sauve par ta bonté.
Je suis ton serviteur fidèle
Cache-moi sous ton aile. »*

Ce terme de persécuté revient dans plusieurs autres psaumes et cette plainte:

*« Dieu que de mal abonde
Dans l'exil de ce monde! »*

Mais cette attitude craintive est de durée brève. Est-ce une chute passagère de l'exaltation maladive? Plutôt un effort d'humilité chrétienne, car nous retrouvons partout dans le livre le chargé de mission divine qui part en guerre à la manière de son Artabaze des *Visionnaires*:

*« Je ne crains...
Ni la menace turbulente
De mes ennemis découverts
Ni l'entreprise violente
De tous les Rois de l'Univers. »*

Et encore plus sûr de lui :

« Echauffe ta flamme importune

Soleil, je ne la craindray pas

Ny les rais de la Lune

Le Seigneur protège ma vie... »

Comme Desmarets s'adresse à Dieu qui, étant omniscient n'a pas besoin de voir retracer en quoi consistent ces persécutions, nous ne saurons jamais quelles furent les imaginations de Desmarets persécuté. La défense qu'il présenta de ses écrits attaqués, si elle nous renseigne sur sa vanité et ses ambitions de prophète, ne trahissent pas une imagination de persécuté.

La fin de la vie de notre poète est tourmentée de soucis matériels très précis. Mazarin, s'il ne renia pas le favori de Richelieu, oublia assez souvent de lui payer ses pensions. Après la mort de Mazarin, en 1661, Desmarets était dans un état matériel tel qu'il adressa à Colbert une supplique navrante :

« Je languis accablé de peines,

De soucis, de tristes succès

D'enfants, de dettes et de procès. »

C'est là l'unique allusion que Desmarets fit à sa famille, nous apprenant qu'il eut des enfants, sur lesquels il n'existe aucun renseignement par ailleurs.

L'histoire ne nous livre que la mémoire de son frère aîné, qui ne lui ressemble en rien. Roland Desmarets fut quelques temps attaché au barreau. Mais dégoûté du tumulte et des criailleries, il le quitta bientôt. Ne recherchant ni richesse, ni honneurs, il se consacra aux Belles Lettres. Il publia quelques fort

remarquables lettres en latin et fit des éloges de la méthode latine des Messieurs de Port-Royal, ce qui prouve qu'il n'épousa jamais les querelles de son frère, avec lequel il resta pourtant étroitement lié. Il mourut, dit Pierre Bayle, « de langueur d'avoir trop étudié », à l'âge de cinquante-neuf ans.

Jean Desmarets eut aussi la grâce de mourir en paix et même avec une sorte de noblesse, en transmettant à son ami Perrault le flambeau de la lutte contre les Anciens.

Quelque temps avant son dernier jour, il lui adressa une invocation en vers, solennelle comme toute volonté dernière, l'adjurant de « défendre la vérité ». Il disparut de la scène de ce monde le 28 octobre 1676, âgé de quatre-vingt-un ans.

CONCLUSIONS

1. Nous pouvons conclure que Desmarets de Saint-Sorlin fut atteint de délire paranoïaque, à la fois d'interprétation et de revendication, délire qui prit la forme mystique.

2. Desmarets, dans sa jeunesse, nous montre, d'une constitution paranoïaque, surtout l'orgueil sous la forme d'une grande considération de soi-même et de son œuvre, un caractère indépendant des traditions établies et qui n'était pas facile, même quelquefois vis-à-vis du Cardinal, mais qui n'est pas cependant asocial, une tendance à la méfiance qui en a fait une sorte de policier privé attaché à Richelieu; enfin un jugement littéraire assez faux, qui n'est encore que du mauvais goût.

3. Nous notons aussi ce bouillonnement des idées, cette activité fébrile qui devaient devenir délire, activité hypomaniaque.

4. Enfin, il y a dans la vie de Desmarets des contradictions évidentes: la fréquentation de l'hôtel de Rambouillet marchant de pair avec la débauche, par exemple, ce qui n'est peut-être pas d'un esprit tout-à-fait équilibré. Ses penchants antérieurs à la débauche ne nous étonneront point quand Desmarets deviendra mystique, l'érotisme et le mysticisme ayant toujours eu des liens entre eux.

5. Cependant, toute cette première partie de la vie de Desmarets n'offre rien de particulièrement morbide et il eut pu mourir dans sa peau de courtisan, bel esprit s'il eût ainsi continué. Seuls ses *Visionnaires* peuvent nous inquiéter. Mais n'oublions pas que les matamorades espagnoles et les extravagances des précieuses étaient monnaie courante en ce temps et que Desmarets ne forçait pas beaucoup la note.

6. L'influence et la protection de Richelieu disciplinaient Desmarets pendant toute cette première partie de sa vie, mais contribuaient aussi à le fortifier dans son orgueil et la haute idée qu'il se faisait de lui-même, ce qui explique en partie qu'il ne s'éleva pas par ces « nuances insensibles » dont parle Esquirol d'un état presque normal à la passion la plus furieuse et explique la fièvre malade qui le prit brusquement lorsqu'il fut seul responsable de lui-même, après la mort de Richelieu.

7. Le frein de cette puissante volonté lui manquant, c'est alors qu'il devient un délirant. Son délire est un délire d'interprétation de lectures. C'est l'Écriture Sainte qui en fait les frais. C'est aussi un délire de revendication, délire mystique dont la revendication paraît altruiste. Desmarets est bien « l'idéaliste passionné » dont parle Dike et qui s'apparente à Don Quichotte. Son mysticisme développe au maximum ses tendances ambitieuses. Il aime « le rôle qu'il joue, dans la scène qu'il crée et où il est, lui, le premier rôle ». D'où son activité de persécuteur. Les délirants paranoïaques sont en général des persécuteurs persécutés. Cependant Desmarets fut assez peu persécuté,

la réussite constante de sa vie l'avait trop rassuré sur ce point.

8. Le délire de Desmarets fut, à proprement parler, un délire paranoïaque par l'absence des hallucinations, l'incurabilité, la lucidité parfaite quant au reste et le fait que Desmarets ne devint jamais dément.

9. Les Grecs n'avaient qu'un mot pour désigner l'enthousiasme créateur et le délire furieux. L'existence de Desmarets est une preuve que cet enthousiasme créateur ne reste dans les cadres de la poésie que s'il est équilibré et contrôlé par une volonté et une force critique suffisantes, fussent-elles extérieures.

VU: *le Doyen:*
ROUSSY.

VU: *le Président:*
LAIGNEL LAVASTINE.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER:
Le Recteur de l'Académie de Paris
CHARLETY.

BIBLIOGRAPHIE

INDEX SCIENTIFIQUE

- ANTHEAUME et DROMARD. — *Poésie et folie*. Doin, 1908.
- BALLET. — *Traité de pathologie mentale*. Doin, 1903.
- CLAUDE. — *Conférences de psychiatrie*. Paris, 1933.
- DELMAS et BOLL. — *La personnalité humaine*. Flammarion, 1922.
- GENIL-PERRIN. — *Les paranoïaques*. Maloine, 1926.
- LAIGNEL-LAVASTINE. — *La pratique psychiatrique*. Baillière, 1929.
- LÉLUT. — *Le génie, la raison et la folie. Le démon de Socrate*. Paris, 1855.
- LÉVY-VALENSI. — *L'inspiration poétique et la psychopathologie. Publication de l'Hygiène mentale*. Doin, février 1935.
- LÉVY-VALENSI. — *Précis de psychiatrie*. Baillière, 1926.
- VILLET-DESMÊRETS. — *Contribution à l'étude des doctrines en médecine mentale (essais sur les courants actuels d'idées en psychopathologie)*. Thèse, Paris, 1924.

INDEX LITTÉRAIRE

- BAILLET (Adrien). — *Jugemens des savans*. Paris, 1722; Amsterdam, 1725.

- BAYLE (Pierre). — *Dictionnaire historique et critique*. Amsterdam, 1734.
- BORNEMANN (W.). — *Boileau Despréaux; ein Urtheil seines Zeitgenossen J. Desmarets de Saint-Sorlin*. Altenburg, 1883.
- CHAPELAIN (Jean). — *Dialogue sur la lecture des Vieux Romans*. Paris, 1647.
- CHARPY (Louis de Sainte-Croix). — *Elogium Card. Jul. Mazarini apologeticum*. Paris, 1658.
- *Abrégé des Grands (magnorum) ou de la vie de tous ceux qui ont porté le nom de Grand*. Paris, 1689.
- COLLETET (François). — *Abrégé des Annales de Paris*. Paris, 1664.
- DELACROIX (Henri). — *Etudes d'histoire et de psychologie du mysticisme*. Alcan, 1908.
- DESMARETS DE SAINT-SORLIN (Jean). — *Ariane*. Paris, 1724.
- *Clovis ou la France chrestienne*. Paris, 1657; Paris, 1673.
- *Le combat spirituel*. Paris, 1654.
- *Comparaison de la langue et de la poésie française avec la grecque et la latine et des poètes grecs, latins et français*. Paris, 1670.
- *Défense du poème héroïque avec des remarques satiriques sur l'œuvre du sieur D... (Despréaux)*. Paris, 1674.
- *Délices de l'Esprit*. Paris, 1658.
- *Esther*. Paris, 1673.
- *Europe*. Paris, 1643.
- *Histoire des Dieux ou les Fables moralisées*. Paris, 1667.

- *Marie-Magdeleine ou le Triomphe de la Grâce.* Paris, 1669.
 - *Mirame*, tragi-comédie. Paris, 1639.
 - *Les Morales d'Epictète, de Socrate, de Plutarque et de Sénèque.* Paris, 1653.
 - *Œuvres poétiques.* Paris, 1641.
 - *L'Office de la Vierge mis en vers.* Paris, 1645.
 - *Poèmes sacrés.* Paris, 1653.
 - *Prières et œuvres chrétiennes.* Paris, 1669.
 - *Rosane.* Paris, 1639.
 - *Théâtre.* Paris, 1636.
 - *Le Triomphe de Louis et de son siècle*, poème lyrique. Paris, 1674.
 - *La Vérité des Fables ou l'Histoire des Dieux de l'Antiquité.* Paris, 1648.
 - *Les Promenades de Richelieu ou les vertus chrétiennes.* Paris, 1637.
 - *Les Visionnaires*, comédie. Publiée dans *Le Théâtre français au XVII^e siècle.* Classiques, Garnier frères.
- DUCHESNE (Julien). — *Histoire des poèmes épiques français au XVII^e siècle.* Thorin, 1870.
- JAL. — *Dictionnaire critique de biographie et d'histoire.* Firmin Didot frères, 1857.
- KERVILER (J.). — *Desmarets de Saint-Sorlin.* Firmin Didot frères, 1891.
- MAROLLES (abbé Michel DE). — *Quelques observations sur la lettre de M. Desmarets.* Paris, 1673.
- *Traité du Poème épique.* Paris, 1662.
- MORERI. — *Dictionnaire historique ou le mélange curieux de l'histoire sacrée et profane.* Paris, 1759.

MORIN (Simon). — *Déclaration de Morin depuis peu délivré de la Bastille*. Paris, 1649.

OLIVIER (Paul). — *Cent poètes lyriques précieux ou burlesques du XVII^e siècle*. Paris, 1898.

PARFAIT (M.-M.). — *Histoire du théâtre françois*. Paris 1734, tome XV.

RAPIN (R. P.). — *Mémoires* incluses dans les *Œuvres complètes*. La Haye, 1725.

RIGAULT (Hippolyte). — *Histoire de la querelle des Anciens et des Modernes*. Thèse de Doctorat ès-lettres. Paris, 1856.

SAINTE-BEUVE. — *Nouveaux Lundis*. Michel Lévy, 1870, tomes XIII et XIV.

— *Port-Royal*. Hachette, 1867, tome IV.

